

membre fondateur de l'Académie des sciences en 1660, inlassable découvreur et inventeur. Ses premiers dessins d'architecture récemment découverts remontent au début des années 1660 (Sheldonian Theatre, 1663 ; un dessin pour Saint-Paul avant l'incendie, ambitieux et premier projet de dôme présenté à la fabrique en lieu et place de la réparation demandée, immédiatement après un voyage à Paris).

La question des rapports de la science, de l'architecture et de sa mise en œuvre chez Wren forme le cœur du chapitre passionnant sur le « Bureau de travaux de Saint-Paul » (chap. VI). Entre autres questions, on y suit l'évolution du profil du dôme. Il semble qu'en 1670, lors de la présentation de la question par Christopher Wren et Robert Hooke à la Royal Society, une « chaînette inversée » ( $y = x^2$ ) ait semblé l'arc le mieux à même de supporter « n'importe quel poids ». Dès la fin de 1671, Hooke a transposé ses idées à la construction des dômes, en faisant évoluer la courbe vers une « parabole cubique » ( $y = x^3$ ), beaucoup plus élançée, qui donc pousse moins. C'est la solution qu'a adoptée finalement Wren (croquis de 1690 au British Museum). La simplicité et la rigueur des dessins de Nicholas Hawksmoor, publiés en grandes dimensions comme toutes les illustrations de l'ouvrage d'ailleurs, éclairent brillamment le propos. La comparaison avec les atermoiements puis les polémiques qui entourent l'achèvement du Panthéon à Paris, un siècle plus tard, est accablante.

La présentation des instruments à disposition des praticiens aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles est sans conteste la partie la plus originale de l'ouvrage, au moins dans notre domaine de l'histoire de l'art (chap. VII, les instruments des XVI<sup>e</sup> et parfois aussi XVII<sup>e</sup> siècles étant présentés au chap. III) : instruments pour le dessin, diverses règles et compas permettaient de transcrire rapidement les cotations modulaires de l'architecture classique (pour les architectes), les éléments de fortification, en fait tous les éléments de systèmes fortement codifiés. Seuls les instruments les plus précieux, le plus souvent en laiton poli mais aussi en ivoire, des objets fascinants, ont été conservés, les outils courants ayant disparu.

Le dernier chapitre (chap. VIII) s'intéresse aux temps particuliers de Georges III, dernière figure du *gentleman-architect* anglais tel que nous l'avons vu définir au XVII<sup>e</sup> siècle. Quelques dessins du futur roi ainsi que ses « outils » (dont un incroyable microscope) illustrent le propos. Diverses considérations sur les rapports de la science à la société au XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre concluent cette première partie.

Plus qu'un travail à mi-chemin de l'histoire des sciences et de l'histoire de l'art, ce que revendiquent les auteurs, cette publication me paraît

plutôt relever d'une relecture de l'histoire de l'architecture anglaise de la Renaissance et de l'époque classique, sous l'angle du métier. D'abord dans ses dimensions proprement techniques, en présentant les outils du concepteur, maître-maçon, topographe ou charpentier avant d'être architecte. Mais également sociales ou sociétales, du professionnel au dilettante, de Christopher Wren à Georges III. Pour un lecteur français, cette approche donne un relief très vif à une originalité semble-t-il toute britannique du rapport de l'homme de l'art à l'œuvre d'architecture. Finalement, peut-être Inigo Jones est-il d'ailleurs dans ce paysage le seul à être « architecte » au sens limité que nous donnons habituellement à ce mot.

Pour finir, il y a lieu dire un mot du livre proprement dit. La qualité de l'édition est exceptionnelle : le format généreux, la maquette parfaitement lisible, l'impression des illustrations exemplaire, en particulier les dessins d'architecture, tous en couleur. Il ne faut donc pas trop s'attacher à l'écart entre le projet et le résultat, ou aux curiosités du plan que j'ai été amené à relever. L'ouvrage est à tous points de vue une réussite.

Patrick Ponsot

### Urbanisme et architecture du XIX<sup>e</sup> siècle

**Sylvain SCHOONBAERT, *La voirie bordelaise au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, 24 cm, 736 p., 12 pl. h. t. en n. et bl., cartes, graph., tabl., index. - ISBN : 978-2-84050-528-0, 45 €.**

Récompensé par le Prix Brives-Cazes 2007 de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, *La voirie bordelaise au XIX<sup>e</sup> siècle* constitue la version remaniée de la thèse de doctorat (Créteil, Institut d'urbanisme de Paris) soutenue en 2004 par l'architecte et urbaniste S. Schoonbaert.

La simplicité apparente du titre ne doit pas tromper le lecteur. L'étude du cas bordelais est aussi prétexte à une réflexion plus générale sur la ville française du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant au terme de voirie, il doit être envisagé dans son sens le plus large : la voirie comme ensemble de réseaux (les voies, l'adduction d'eau, etc.), espace géographique (la ville), discours et action politique (les plans-projets, les règlements urbains, etc.), regroupement d'hommes de l'art (le service municipal). Inscrivant sa recherche dans la lignée de celles de Maurice Halbwachs et Marcel Roncayolo, l'auteur analyse autant les étapes de l'évolution d'une ville que la nature, l'usage et

l'efficacité des outils créés par la puissance publique pour tenter de s'en assurer la maîtrise. À partir de la notion d'alignement, interface entre public et privé, volonté municipale et intérêts de propriétaires, S. Schoonbaert interroge autant les vides que les pleins.

L'ouvrage s'organise de la manière suivante : la ville est successivement considérée comme objet pensé – première partie : le plan général d'alignement de Bordeaux (1807-1851) –, objet négocié – deuxième partie : les règles de voirie et la construction privée (1790-1902) –, objet façonné – troisième partie : les travaux de voirie « haussmanniens » de Bordeaux (1851-1914) – ; la voirie comme projet, processus, production. Ce choix d'articulation permet ainsi à l'auteur de se positionner à plusieurs échelles de temps et d'espace, d'adopter le point de vue des différents acteurs.

Voici pour l'ossature générale. Plus précisément, la première partie vise à écrire une histoire fine de l'élaboration des premiers « documents d'urbanisme » bordelais (plan Pierrugues, plan Devanne, atlas de Bordeaux). Le deuxième volet de ce travail s'intéresse aux mécanismes de la fabrique de la ville ou comment faire en sorte que les particuliers acceptent de se soumettre aux plans directeurs. L'auteur présente et questionne d'abord les outils juridiques d'intervention urbaine créés au XIX<sup>e</sup> siècle (servitude d'alignement, alignement amiable, expropriation), pour mieux exposer ensuite les choix bordelais d'intervention par le contrôle des constructions et reconstructions. Suit alors une impressionnante étude des cycles et de la géographie du renouvellement du parc immobilier à Bordeaux, réalisée à partir des archives fiscales (octroi et cadastre). En contrepoint naturel de cette attention portée aux pratiques et à l'évolution du rapport de force entre édiles et propriétaires, la deuxième partie s'achève par l'analyse, sur le temps long (1542-1880), de l'évolution des règlements de voirie municipaux. L'auteur aborde alors les questions de « police des constructions », en décrivant les normes édictées, puis le service destiné à les faire respecter. La troisième partie de l'étude met l'accent sur les principaux projets urbains réalisés à Bordeaux dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : aménagement des quartiers d'extension, remodelage du tissu ancien, création des boulevards (l'auteur reprend ici la substance de son mémoire de DEA sur « La formation des boulevards bordelais. Piste de recherche sur la mise en place d'une infrastructure au XIX<sup>e</sup> siècle » (1999) - amélioration des réseaux, etc.). Tout en décryptant la mise en œuvre de ces grands travaux, S. Schoonbaert répond à la question qui accompagne inévitablement toute réflexion sur les transformations des villes de province dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : y a-t-il eu ou non haussmannisation ? Précisons ici que la comparaison avec le cas parisien, loin d'être

uniquement reléguée dans cette dernière partie, accompagne toutes les étapes et tous les volets de la réflexion de l'auteur.

Confronté à une masse impressionnante d'archives (plans, dossiers de voirie, documentation administrative, sources fiscales...), aux données difficilement homogènes sur une période aussi étendue, l'auteur a su faire les bons choix et livre donc un colossal travail de synthèse et de mise en perspective, une véritable somme. Chaque sujet est abordé avec une extrême rigueur et de nombreux détails et nuances. Ainsi l'analyse proprement dite est-elle systématiquement précédée de l'explicitation précautionneuse de la méthode privilégiée. Si cette rigueur, héritée du travail de thèse, est tout à l'honneur de l'auteur et assoit indéniablement sa démarche, elle rend cependant la lecture moins fluide, d'autant que les aspects abordés sont déjà souvent très techniques. On regrettera également, dans cet ensemble dense, l'absence de conclusions partielles systématiques en fin de chapitre et une conclusion générale un peu rapide. Pour ceux qui ne se laisseraient pas rebuter par les chiffres, l'ouvrage est intéressant du point de vue de l'application aux études urbaines des méthodes de l'histoire quantitative. S. Schoonbaert manie avec aisance des outils statistiques et des modèles de représentations graphiques propres à effaroucher plus d'un historien de l'architecture de formation académique, peu armé face à une barbare « polynomiale d'ordre 6 ». L'ouvrage, un peu austère, séduira probablement davantage le jeune chercheur avide de nouvelles méthodes d'analyses urbaines que l'amoureux d'histoire bordelaise qui s'attendrait à lire le roman d'une ville.

*La voirie bordelaise au XIX<sup>e</sup> siècle* est donc à classer parmi les textes de référence en matière d'analyse urbaine. D'abord parce que peu de villes de province ont à ce jour fait l'objet d'études comparables. Ensuite, parce que l'auteur a su donner à son travail une portée qui dépasse largement le cadre d'une simple monographie. En effet, tout en dégagant les spécificités bordelaises, S. Schoonbaert a surtout mis en lumière les mécanismes de l'action publique en matière de voirie au XIX<sup>e</sup> siècle, mécanismes évidemment à l'œuvre, sous une forme approuvante, ailleurs qu'à Bordeaux. Exemple parlant de son approche : l'auteur s'attache rarement à des personnalités et préfère considérer le jeu des « forces collectives ». Si les conclusions de l'ouvrage (recherche de solutions amiables, recours modéré à l'expropriation, rareté des percées, technicisation progressive des services de voirie, etc.), confirment les grandes tendances déjà formulées par d'autres spécialistes, elles viennent après une démonstration brillante et inattaquable. Voici un ouvrage que les chercheurs en histoire urbaine « fréquenteront » avec profit.

Caroline Soppelsa

**Paul BISSEGER, *D'ivoire et de marbre. Alexandre et Henri Perregaux ou l'âge d'or de l'architecture vaudoise, 1770-1850, Lausanne, Bibliothèque Historique Vaudoise, 2007, 23 cm, 784 p., 590 fig. et ill. en n. et bl., cartes, plans, 2 index, des noms de personnes et de lieux.* - ISBN : 978-2-88454-131-4, 87 CHF.**

(*Bibliothèque historique vaudoise*, n° 131)

*D'ivoire et de marbre* se présente modestement comme un apport de l'érudition locale et de la microhistoire à la « grande histoire de l'architecture ». Il s'annonce d'ailleurs explicitement comme un « produit dérivé » (le mot est inutilement péjoratif) de la magnifique collection des *Monuments d'art et d'histoire de la Suisse* que nos amis helvètes ont su mener à bien. Il en a effectivement toutes les qualités : clarté des relevés architecturaux au trait – qui semble issus d'une tradition néoclassique –, qualité des reproductions photographiques, bibliographie abondante, index complet.

L'ouvrage s'ouvre par un « survol général » de l'histoire du canton de Vaud durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui éclaire bien les enjeux politiques de l'architecture entre Ancien Régime bernois et régime cantonal de la Confédération helvétique, exposé fort utile pour le lecteur non familier de l'histoire de la Suisse.

Les Perregaux, père et fils étaient issus d'une famille d'artistes reconnue depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le père, Alexandre (1749-1808), fut d'abord graveur, joaillier et sculpteur miniaturiste sur ivoire – d'où le titre *a priori* mystérieux de l'ouvrage –, puis tardivement architecte, après la Révolution vaudoise de 1798. Il commença alors une carrière d'architecte du gouvernement vaudois en concevant le décor des Fêtes Civiques, et en suivant divers chantiers en cours. C'est à l'époque cantonale que son activité se développa. Il suréleva le bâtiment du Grand Conseil, et surtout lui donna une nouvelle façade, dont le centre est occupé par un péristyle composé de trois arcades rythmées de quatre colonnes doriques engagées, surmontées d'un fronton, d'inspiration classique, inspiré de A.-Ch. D'Aviler. Derrière cette façade, il aménagea une salle des pas-perdus et la salle du Grand Conseil (1803-1807). Il construisit aussi une Maison des Postes (1806-1807), dessina – mais n'exécuta pas – une petite maison de force, un hospice – dans une architecture qui rappelle celle du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle – et une « maison d'aliénés ». Pour lui-même, il édifia la maison Villamont, dans le faubourg d'Etraz (1791-1798). La maison de maître est d'un plan très employé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore au début du XIX<sup>e</sup>, de plan carré avec un salon ovale, au second étage, qui forme une saillie hémicylindrique côté jardin. Selon le

même type de plan, il édifia la maison Panchaud (1802-1803) à Ouchy. Plus original est le domaine du Désert (1803-1808), où il éleva une ferme, une serre, un poulailler et enfin une nouvelle façade, d'inspiration rustique, à la maison de maître, comme la façade arrondie de l'hôtel du Faucon.

Henri (1785-1850), un des fils de la nombreuse famille d'Alexandre, se forma à l'architecture avec son père, achevant des édifices commencés par ce dernier. Il n'a pas fait partie du petit nombre des architectes suisses qui vinrent se former à Paris comme son compatriote W.-F. Kubly élève de H. Lebas et A.-Th.-L. Vaudoyer. Il alla néanmoins à Paris plusieurs fois, notamment en 1811, et en 1824 où il rencontra le banquier Benjamin Delessert, d'origine suisse. Il voyagea aussi en Italie en 1825, mais pour des raisons de santé. Il fut inspecteur des bâtiments de l'État, brièvement, de 1814 à 1818. Il eut même une petite carrière politique comme membre du Conseil communal de Lausanne, puis de son exécutif. Il était aussi franc-maçon. Comme pour son père, son œuvre se situe essentiellement dans le canton de Vaud, à l'exception de quelques œuvres réalisées à Fribourg ou Berne. Sa culture architecturale est locale et livresque.

P. Bissegger va jusqu'à s'intéresser aux détails de la pratique architecturale d'Henry Perregaux : l'entreprise à forfait de certaines constructions, la clientèle, les honoraires, les élèves, les commis – mais la plupart des dessins connus semblent être de sa main –, jusqu'au papier sur lequel il dessine. Sa fortune de riche propriétaire immobilier n'est pas oubliée. Sans être un théoricien de l'architecture H. Perregaux a tout de même laissé un manuscrit intitulé *De l'architecture dans le canton de Vaud*, transcrit en annexe (p. 611-668). Il étudie les ruines romaines de Vidy (près de Lausanne), d'Avenches, de Nyon et d'Yverdon, puis les vestiges d'édifices romans, les édifices du « genre ogival », ceux de la « domination bernoise » – jugés sévèrement – et surtout ceux de l'« ère actuelle ». Dans le tableau qu'il dresse ainsi de l'architecture de son temps, il n'omet pas ses propres œuvres et celles de son père. Il fait même objectivement l'éloge de l'ingénieur Adrien Pichard, qui pourtant lui a été préféré, en 1818, comme responsable des bâtiments cantonaux.

L'œuvre d'Henry Perregaux est plus variée que celle de son père. Comme lui, il construisit plusieurs demeures privées, immeubles urbains comme les maisons Duret (1811-1812), Moudon (1822) à Lausanne, d'autres à Fribourg ou à Morges ; maisons de campagne, volontairement très simples, à Monts-sur-Lausanne, Lucens, Yverne, Moudon, Bex, Ouchy, Corcelettes-près-Grandson, y compris des granges, des bâtiments viticoles, ou plus sophistiquées, avec fronton, à Lausanne et dans ses